

# PROMÉTHÉE

Organe de défense nationale des Peuples du

**CAUCASE** } GÉORGIE  
AZERBAIDJAN  
CAUCASE DU NORD

de l'Ukraine et du Turkestan

## S O M M A I R E

---

Péril jaune et péril blanc .....	<i>Dr Mir-Yacoub</i>
Danse macabre .....	<i>A. Choulguine</i>
La grande pitié de chemins de fer soviétiques .....	<i>Jean Charlet</i>
Le poème immortel .....	<i>P. P.</i>
Les journées Roustavéli en U.R.S.S.....	* * *
L'inconnu .....	<i>B. Lepkiy</i>
Les funérailles de S. Mdivani .....	* * *
Sur la question de l'intégrité territoriale de la Géorgie .....	* * *
CHRONIQUE : <i>Géorgie — Ukraine</i>	

---

---

*Direction et Administration :*  
**18 Bd, du Montparnasse, 5, square du Croisic - Paris**

---

---

# PROMÉTHÉE

Organe de Défense Nationale

des Peuples du Caucase, de l'Ukraine  
et du Turkestan

## Péril Jaune ou Péril Blanc

Nous avons reçu un livre paru récemment sous la signature de M. Gaston Gaillard, écrivain politique et journaliste bien connu. L'ouvrage est intitulé « Péril Jaune ou Péril Blanc » (Editions Albert. Paris 1937).

L'ouvrage a pour sujet la politique expansionniste des Grandes Puissances et peut faire autorité dans cette question. L'auteur est très bien connu de nos lecteurs, en tant que spécialiste des questions des nationalités allogènes de l'ancien Empire de Russie et du Proche Orient. Bien que ce livre touche aux continents africain et asiatique, c'est ce dernier qui attire toute l'attention de l'auteur. Un chapitre entier est consacré à l'URSS et à la question des nationalités dans ce pays et surtout à sa politique extérieure. C'est pourquoi ce livre doit nous intéresser tout particulièrement.

Notre ami, M.G.Gaillard, s'est donné pour but d'analyser les faits et les événements et de servir ainsi la cause de la Paix. Il a été inspiré par des mobiles d'ordre supérieur — *servir un devoir humanitaire*. L'ouvrage

doit être considéré strictement comme une étude politique, mais l'auteur est très loin de la pensée même de faire de la politique et, comme connaisseur des hommes et de l'histoire, il nous montre les faits, tels qu'ils sont, et non pas tels que l'on aurait voulu les voir.

La question touchée par l'auteur est de toute actualité, vu les événements qui se déroulent en ce moment sur le continent asiatique, plus particulièrement le conflit sino-japonais. L'auteur pense que tout ce qui se passe dans cette partie du monde n'est pas le jeu d'un hasard, sous l'influence de faits occasionnels, mais le résultat d'un réveil très sérieux du dynamisme des âmes des peuples qui aspirent à la liberté et à l'indépendance politique. Jusqu'à ce jour, malheureusement, nous avons rencontré très peu d'auteurs plaçant cette question sur le plan universel et pouvant de ce fait être libres de tout préjugé politique et racial. La science européenne perd parfois son indépendance, dans les questions politiques, et

les ouvrages qui traitent ces questions sont généralement inspirés par des milieux politiques différents, aussi, très souvent, les savants européens cachent la vérité, arrangent les faits et les présentent à leur façon à l'opinion publique.

A ce point de vue M. G. Gaillard est sans reproche et parfaitement impartial, car il comprend très bien que décrivant les faits sous un aspect non conforme à la vérité, il crée forcément une compréhension erronée de la question et aide ainsi à un désarroi dans la pensée européenne.

Peut-être même, l'époque dans laquelle nous vivons, et qu'on peut nommer très exactement, — époque cruelle de l'injustice, a-t-elle aidé puissamment à la création de toutes sortes d'erreurs dans ce domaine de la pensée humaine.

Le point de vue de M. G. Gaillard sur ces questions brûlantes est très sincère, voire même idéal. Il accepte la lourde tâche de ne pas marcher dans le sillon de la politique officielle, mais aller contre elle, sans accepter des compromis et d'éclairer ainsi les questions et les événements d'une manière très juste, de devenir un agent de liaison entre ces événements et les hommes. Car sans cette exactitude on ne peut pas arriver à avoir une harmonie et à jeter les bases d'une justice dans les relations internationales, sans laquelle la Paix universelle est impossible.

L'auteur reconnaît que dernièrement la politique européenne a fait beaucoup d'abandons et de reculs —

« Mais ce qui est le plus grave, ce ne sont pas au fond ces abandons ou ces refoulements, c'est que ce recul de l'influence occidentale s'opè-

« re aux dépens des valeurs par lesquelles elle avait affirmé sa maîtrise. Si le champ d'expansion de la culture européenne se retrécit chaque jour, c'est pour faire place de plus en plus à un envahissement du monde par les pires erreurs qui se sont développées en Occident, résultat de la dégénérescence et de l'abandon des idées qui avaient établi sa suprématie, en sorte qu'on ne doit point s'étonner de voir se dresser des oppositions et s'amorcer des réactions jusqu'aux confins des continents les plus éloignés de la vieille Europe. »

L'auteur s'arrête un peu plus longtemps sur la question d'Extrême Orient et sur la situation politique dans cette partie du monde et il analyse le conflit sino-japonais avec ses conséquences possibles et éventuelles —

« Si le Japon devait devenir une menace pour l'Asie, et le monde jaune devenir ainsi un péril, c'est qu'il aurait entièrement répudié l'esprit de l'Orient pour adopter toutes les idées religieuses, politiques, sociales, économiques qui précipitent la ruine de l'Occident ».

Nous n'insisterons pas sur cette question, car nous lui avons déjà consacré plusieurs articles dans les pages de notre revue, mais nous croyons que les événements qui se déroulent en ce moment en Extrême Orient et la guerre sino-japonaise peuvent avoir des conséquences inattendues et dangereuses. M. G. Gaillard a raison de dire —

« Malheureusement les Occidentaux ne se rendent pas plus compte de l'action néfaste, pour l'Orient, de ces idées et de ces pra-

« tiques, que du tort qu'ils se fout  
« à eux-mêmes, du préjudice qu'ils  
« portent à leur propre prestige en  
« voulant implanter là-bas le con-  
« formisme de leurs mœurs ».

Ensuite, M. G. Gaillard n'oublie pas la situation dans l'Inde et dans tout l'Orient musulman où il voit aussi des nuages. Il les considère aussi importants que les événements en Extrême Orient et il croit qu'une refonte du monde oriental est en voie de réalisation. Toute une série de faits qui se sont produits dernièrement ont prouvé qu'un lent travail s'accomplit en Proche Orient, où s'opère une transformation profonde. Cette transformation renforce les positions de l'Orient vis-à-vis de l'Europe et « sa défense contre la menace politique et les vues sociales de cette dernière ». Ce lent travail aboutissait... « à la conclusion « d'un quadruple pacte d'amitié et « de non-agression, analogue au « pacte balanique, signé le 20 Janvier 1936 entre l'Afghanistan, l'Irak, la Perse et la Turquie. Un « bloc de 35 millions d'hommes est « ainsi formé ».

« Sans doute le principal facteur » — comme dit M. G. Gaillard — « de « ce rapprochement ne semble pas « avoir été la communauté de religion, bien que celle-ci l'ait sans nul « doute grandement facilité, mais « le courant de modernisation et la « transformation profonde qu'on « constate dans ces pays ».

Aujourd'hui on parle et on écrit beaucoup sur le péril jaune et l'auteur s'arrête en détail sur cette question, mais pour notre ami, M. G. Gaillard, le plus grand danger, non seulement pour les peuples de l'Asie, mais aussi pour toute la civili-

sation européenne, est le « Péril Blanc ». Ce péril consiste dans les fausses doctrines qui sont nées au centre de l'Europe et qui ont créé cette crise morale et matérielle sévissant dans le monde entier. La lutte à mort est engagée entre la nouvelle doctrine et les vieilles idées dans les domaines politique et économique. Dans cette lutte, pour réussir, les deux côtés ont établi chez eux le régime totalitaire « avec une pensée commune et « un sentiment fraternel ». Les grandes idées de la révolution russe et du marxisme qui servent de base au nouvel évangile ne sont ni stables, ni même tout simplement, viables, mais elles sont susceptibles de faire encore beaucoup de mal.

Les bolchéviks, malgré leurs efforts surhumains, malgré la mobilisation de 160 millions d'hommes, malgré leurs dépenses militaires et autres presque sans limites, n'ont pas pu arriver au but qu'ils se sont donné en Asie. L'échec de la révolution chinoise, le recul de l'URSS et l'abandon de la Mandchourie aux Japonais, l'avance de ceux-ci dans les profondeurs du continent asiatique, n'est-ce pas tout cela une preuve de ce que nous avons dit ?

Tout en constatant le succès du bolchévisme en Europe, dont le résultat a été de créer un certain état d'esprit et une effervescence dans les cerveaux, éminemment dangereux et qui ont finalement abouti à la création des régimes autoritaires dont le but est justement de créer un fort mouvement pour arrêter le développement du bolchévisme, « on doit constater « que les Soviets n'ont pu jusqu'ici « conquérir l'Asie et s'établir d'une



« façon sûre dans l'Extrême Orient.  
 « Ils ont assujéti à leurs théories le  
 « Caucase et le Turkestan sans les  
 « avoir imprégnés définitivement  
 « d'une doctrine qui reste à la sur-  
 « face ; ils entretiennent l'anarchie  
 « dans le Turkestan chinois, qui leur  
 « sert de communication pour at-  
 « teindre à travers ce dernier la Mon-  
 « golie extérieure soviétisée et la  
 « Chine, où plusieurs provinces sont  
 « occupées par les rouges. Mais le  
 « matérialisme léniniste s'est heurté  
 « à la spiritualité de l'Asie ; l'âme  
 « de l'Orient lui barrera la route si  
 « l'Europe ne vient pas l'étouffer et  
 « préparer ainsi le triomphe du bol-  
 « chévisme ; d'ailleurs à cette résis-  
 « tance morale s'unit l'opposition  
 « politique du Japon ».

Grâce à cette crise morale et ma-  
 térielle qui traverse en ce moment  
 l'Europe et l'Amérique, le danger  
 bolchévik pour eux est une éven-  
 tualité. Ce danger consiste non seu-  
 lement dans le domaine social et po-  
 litique, mais aussi il est susceptible  
 de détruire les bases de l'empire  
 formé au cours de deux ou trois  
 siècles. M. G. Gaillard est dans le  
 vrai quand il dit que la Rus-  
 sie des Soviets n'a pas abandonné  
 les visées impérialistes des tsars sur  
 l'Asie. Ainsi elle est héritière de la  
 politique russe d'Alexandre III et de  
 Nicolas II. « Elle poursuit sa descente  
 « vers l'Inde sachant qu'être maître  
 « de l'Inde, ce serait dominer l'Asie  
 « de Bangkok à la Méditerranée et  
 « à la Mer Rouge, de Ceylan au  
 « Turkestan ».

Le danger bolchévik aussi bien  
 pour le monde asiatique que pour  
 l'ordre européen se montre sous  
 différents aspects, très souvent con-  
 tradictoires cachant ainsi le fond de

sa pensée. Pour soutenir l'anar-  
 chie parmi les peuples, le bolché-  
 visme veut aussi détruire la foi chez  
 tous les peuples, afin de jeter le  
 trouble dans les âmes, car mener  
 les peuples vers une anarchie est  
 plus facile si la foi leur fait défaut.  
 « Or, Lénine a écrit : « Les mosquées,  
 « centres de la vie spirituelle, doi-  
 « vent être transformées en centres  
 « de propagande révolutionnaire »,  
 « et les Soviets, se conformant fidè-  
 « lement, à ces instructions, ont au  
 « Caucase, dans l'Azerbaïdjan, au  
 « Turkestan, imposé partout aux  
 « musulmans l'abandon de leur  
 « croyance dont ils savent l'incom-  
 « patibilité avec leur doctrine ; ils  
 « ont fermé ou détruit les mosquées  
 « et ils font peser sur l'Islam une op-  
 « pression plus lourde que celle sous  
 « laquelle ils reprochent aux impé-  
 « rialistes bourgeois de l'avoir tenu  
 « autrefois ».

Enumérant ensuite les dangers que  
 les bolchéviks font courir à l'Occi-  
 dent, M. Gaillard se révolte contre  
 l'entrée des bolchéviks dans la  
 S.D.N., car il y a une contradiction  
 entre l'idéologie de la constitution de  
 la S.D.N. et celle des bolcheviks, et  
 leur admission dans cette institution  
 a été une faute grave dès le commen-  
 cement. L'idée primitive de la S.D.N.  
 ne correspond plus à ce qu'elle est  
 devenue. Elle est en ce moment une  
 conférence perpétuelle de certaines  
 Puissances dans un sens favorable à  
 leurs vues et aspirations.

Le point de vue de Lénine et de  
 ses disciples était cependant bien  
 connu. Ils ont nommé la S.D.N. « une  
 union de brigands et d'opresseurs  
 de peuples ». Malgré cela l'URSS a  
 été admise dans le sein de la S.D.N.  
 purement et simplement, sans aucune



restriction, ni condition, tandis qu'il aurait fallu, peut-être, accepter et y admettre aussi les différents peuples et leurs représentants, qui forment cette Union des Républiques Socialistes Soviétiques. C'est là une faute grave dont la S.D.N. s'est rendu coupable devant la justice universelle et dont elle subit les conséquences, néfastes pour le monde occidental, elle savait très bien, en outre, que les bolchéviks ne sont jamais fidèles ni à leur parole, ni à leur signature.

Lors de l'admission de l'URSS dans le sein de la S.D.N. il y avait des Etats Européens qui n'avaient aucune relation avec eux, tandis que ces mêmes Etats européens avaient reconnu comme Etats souverains l'Azerbaïdjan, l'Arménie et la Géorgie quelques années auparavant. Ces Etats n'ont pas fait partie de la S.D.N., tandis que celui qui les a occupés par la force et en dépit de toutes les règles du droit international, sans subir aucune sanction prévue par le pacte, a été reçu à bras ouverts par la S.D.N. — ce qui constitue la faute, la plus grave que la S.D.N. aurait pu commettre. Le Conseil de la S.D.N. s'est contenté de prendre des résolutions purement platoniques, sans aucun effet pour répondre aux innombrables protestations des représentants des peuples soumis par l'URSS. « Mais, depuis, Genève est restée muette ; aucune initiative n'a été prise, aucune protestation n'a été soulevée. Sans

« doute d'après le projet de la nouvelle Constitution soviétique arrêté par le présidium du Comité central exécutif de l'URSS le gouvernement soviétique a décidé de constituer en républiques indépendantes : la Géorgie, l'Azerbaïdjan, l'Arménie, qui depuis 1924 faisaient partie en qualité de républiques fédérales de la République de Transcaucasie, ainsi que le Kazakhstan et la Kirghizie qui restent dans la R.S.F.S.R., portant ainsi de sept à onze le nombre des républiques indépendantes confédérées. Mais on ne saurait se méprendre sur la situation de ces dernières, qui sera dans le cadre de l'Union, la même que celle de la République prolétarienne de l'Ukraine, de la Ruthénie Blanche, de l'Uzbekistan, de la République du Turkestan formée du Turkménistan et du Tadjikistan ».

Le sujet de M. G. Gaillard est si vaste et si intéressant qu'il est impossible de l'étudier et de l'examiner entièrement dans le cadre d'un article.

Espérons que la remarquable étude sera lue et méditée par ceux qui dirigent la politique européenne, et que les vérités qui y sont énoncées, les feront réfléchir sur la complexité du problème, car de la juste résolution de ce problème, dépend le sort de l'humanité civilisée toute entière.

Dr. MIR-YACOB



## DANSE MACABRE

On vient de fêter solennellement à Moscou le vingtième anniversaire du pouvoir soviétique.

Comme toujours, Staline a passé en revue les innombrables colonnes des diverses organisations communistes ou soi-disant telles. Les diplomates étrangers durent certainement assister à cette cérémonie impressionnante... Ils devaient regarder avec curiosité les dignitaires soviétiques et chercher dans leurs regards un peu de l'assurance hautaine de jadis ou l'inquiétude morne des jours à venir. Ils ne durent pas manquer surtout de chercher ceux qui n'étaient pas venus et qui, hier encore, étaient de grands seigneurs, alors qu'aujourd'hui peut-être ils portent déjà le titre honorifique de « traîtres », d'« espions », et de « chiens enragés » du capitalisme... La vie marche vite en URSS...

On prétend qu'une foule d'un million et demie de personnes a défilé devant Staline. Un architecte, le plan de Moscou à la main, resta très sceptique devant ces chiffres : car pendant combien d'interminables heures devraient-ils passer par colonnes de 5 ou même de 10 devant la tribune d'honneur ? !.. En tout le cas, ils étaient bien là des centaines de mille... Les hommes de Staline, tout en pensant à leurs petites misères, devaient bien cependant prendre un air enthousiasme, de gaieté... « Le grand, le génial, l'unique », n'a-t-il pas ordonné que la vie soit dorénavant gaie en URSS ? !..

Vingt ans ? Quelle date pour un

gouvernement révolutionnaire ! Ni Lénine, ni Trotski, ces dieux d'hier, n'avaient jamais prévu une existence aussi prolongée du régime qu'ils avaient instauré. Trotski avait dit, paraît-il, au moment de la guerre civile : nous sommes un cadavre qu'on a oublié d'enterrer ». Et pourtant, quoique sans Trotski ce cadavre vit toujours...

D'après l'opinion des hommes sensés, un régime qui possède une base aussi fausse, n'est pas viable. En réalité, rien ne pouvait autant compromettre l'idée du communisme, que son établissement dans le pays des Soviets. Il n'est pas possible de vivre éternellement avec les seules « campagnes » de Potemkine. La vérité tragique, le misère effroyable, la désorganisation de toute la vie sociale sont de plus en plus connues en Europe occidentale, grâce aux voyageurs consciencieux qui ont su voir la vérité malgré les agents de la Guépéou dont ils étaient entourés. Ils ont donné des tableaux terrifiants, sur l'état de ces malheureux pays.

Lorsque ce régime ainsi que l'Union Soviétique ne seront plus qu'un triste passé, qu'un souvenir, l'historien futur ne devra point chercher les raisons pour lesquelles cet édifice s'écroule, mais bien se poser la question : comment a-t-il pu vivre si longtemps ?

Dans aucun pays européen, un régime aussi cruel aussi désastreux

n'aurait pu exister vingt années durant. La première cause de cette durée réside dans les conditions toutes spéciales, dans le caractère même de ce pays aux étendues immenses ce qui donne à l'âme russe un aspect aussi mystique. La distance, les forêts infinies et encore vierges, les champs mélancoliques et tristes divisent les hommes et laissent la possibilité à celui qui s'est emparé, momentanément, semblait-il, du pouvoir, de s'établir pour longtemps et de faire impunément ses extraordinaires expériences.

Quand les brides d'un régime social et politique sont relâchées, le tableau qu'offre chaque peuple en révolte n'est jamais réjouissant. Taine s'étonnait que le peuple français si cultivé et si poli pendant des siècles, ait pu d'un seul coup montrer la figure sauvage des ancêtres les plus éloignés. Rien d'extraordinaire à ce que les événements aient pris un aspect aussi violent, lors du soulèvement du peuple russe. D'ailleurs, ce n'est point à la révolution française qu'il faut comparer cet écroulement d'empire: il faudrait en chercher une analogie en Asie, dans l'histoire de ces despoties plus ou moins considérables qui s'effondraient sous les coups d'un ennemi puissant. Ces coups sont suivis inévitablement par le soulèvement de ses esclaves. Kerenski avait parfaitement raison lorsque, dans un moment de désespoir, il lança ces paroles au peuple russe: « Vous n'êtes pas un peuple en révolte, vous-êtes des esclaves en émeute ! » On trouve également une analogie aux événements de 1917-1918 dans l'histoire du peuple russe lui-même: c'est le terrible soulèvement du fameux

Pougatchov, pseudo Pierre III, soulèvement dirigé non seulement contre Catherine, mais contre tout l'ordre social.

Au XX<sup>e</sup> siècle, le communisme, ainsi que toutes les idées sociales modernes furent imposés par la force à un peuple inculte et déchaîné. En lisant le beau livre de Merejkovski, sur Pierre I<sup>er</sup>, on voit qu'il faut chercher bien loin les origines de la mentalité de la révolution bolcheviste: le premier empereur de Russie, malgré son génie incontestable, n'était pas bien loin de la mentalité d'un matelot de notre époque qui un énorme revolver au poing, rend son verdict sur place contre ses innombrables victimes...

Naturellement le peuple russe, dans son ensemble, n'est pas responsable de tous les crimes accomplis. C'est la règle de toutes les révolutions de voir apparaître sur l'avant-scène, l'élément le plus actif, le plus inquiétant. Les travailleurs, élément stable et positif, restent dans l'ombre terrorisés par les événements. Mais, quand les idées et les actes des révolutionnaires sont allés trop loin, les seconds se révoltent à leur tour. La révolution se termine donc par un compromis ou par une synthèse. En Russie nous ne voyons point cet équilibre de forces. Le paisible travailleur n'a point su élever sa voix. Il souffre en silence... Est-ce la passivité mystique du peuple russe? ou bien l'organisation infernale d'oppression qui en est cause?

En tout cas nous pouvons constater que les peuples actifs et vivants ont agi contre ce même régime d'une façon bien différente. En Ukraine, au Caucase, au Turkestan, dans les pays des Cosaques, les dirigeants de

Moscou ont trouvé une résistance acharnée. Ils ne sont jamais tranquilles pour ces pays. Ils s'appuient sur la masse docile du peuple russe et tiennent ainsi sous l'occupation moscovite des pays toujours rebelles à cet effroyable régime...

Malheur aux peuples qui ont perdu leur indépendance ! Ils sont obligés de subir le sort du vainqueur, ils sont condamnés à contracter les mêmes maladies, dont souffre leur maître. Mais le sentiment national très profond, très ardent chez les Ukrainiens, comme chez tous les peuples opprimés par un joug terrible, reste vaillant. Ce sont eux qui un jour, mettront fin au régime, on le sait bien à Moscou. Oui, les peuples deviendront libres, „l'Union" n'existera plus. Le peuple russe se verra réduit à ses limites naturelles, ethnographiques. Il sera obligé de s'occuper de ses propres affaires, de construire sa propre maison. Elle sera moins vaste, mais, espérons-le pour lui, plus solide, plus moderne, plus confortable... Ce sont les nations opprimées qui lui donneront la liberté et le joug qui pèse si lourdement sur son âme passive et mystique disparaîtra.

Le futur historien verra certainement la seconde cause de l'existence si prolongée du régime soviétique dans le soutien que lui donnèrent les puissances étrangères. Au début, celles-ci lui furent tout naturellement hostiles. La grande Entente, la France et l'Angleterre, surtout, appuyèrent la lutte entreprise par les « Blancs », qui devait apporter au pays une réaction pure et simple. Ces derniers ne tinrent pas compte ni des changements produits par la

révolution, ni de la volonté de l'Ukraine et d'autres peuples à être indépendants. Les « blancs » se ruèrent aussi bien contre les forces rouges que contre toutes les nations qui aspiraient à la liberté. Leur mouvement, dépourvu de cet enthousiasme qui aurait pu enflammer les masses, fut d'avance voué à l'échec. La défaite des généraux blancs causa une profonde désillusion dans les milieux politiques européens. On y comprit, mais trop tard, qu'il avait fallu soutenir les mouvements nationaux du Caucase, du Turkestan et de l'Ukraine. On comprit les fautes précédentes, mais une nouvelle décision fut prise : celle de ne faire aucune intervention dans les affaires « intérieures » de Russie. « Intérieures ! » Ces mêmes gouvernements avaient pourtant reconnu *de jure* ou *de facto* l'Ukraine, la Géorgie, l'Azerbaïdjan, le Caucase du Nord (république des Montagnards), l'Arménie... Ils avaient le droit et même le devoir de porter secours aux peuples trahis par les troupes de Moscou, qui, au préalable, avait reconnu l'indépendance de ces pays. Malheureusement, en politique on ferme parfois les yeux et on laisse agir la force brutale. On la laissa faire alors, car une nouvelle idée germait dans les cerveaux des hommes d'Etat occidentaux : 1° Pourquoi ne pas rétablir le commerce avec Moscou ? 2° Pourquoi ne pas l'utiliser dans des buts nationaux ?

On lutte contre le désordre engendré par Moscou, déguisé parfois en Komintern, mais on traite avec les auteurs de ce désordre.

La première puissance qui décida de s'appuyer sur Moscou fut l'Al-

Allemagne de Weimar. Le traité de Rappalo fut pour cette dernière d'un très faible secours, mais il permit à Moscou de créer une armée organisée et de rétablir, de renforcer considérablement son industrie de guerre...

Cependant, l'Allemagne nouvelle abandonna les Soviets et se déclara ennemie jurée du bolchévisme, tandis qu'une triple entente antikominterne de l'Allemagne, du Japon et de l'Italie se créait... C'est un fait nouveau dans l'histoire de notre époque.

Par contre, la France et certains de ses alliés accepte la succession abandonnée par l'Allemagne, et le pacte franco-soviétique entre en scène. L'URSS, malgré ses crimes contre le droit de l'homme et du citoyen sans parler d'autres droits encore, est introduite à la S.D.N. Le pacifisme de Litvinov est loué dans tous les milieux de la S.D.N.

Mais au moment, où celui-ci et ses collaborateurs entraient pour la première fois dans la salle de l'Assemblée de la S.D.N., sous les applaudissements à peine polis (on était encore sous l'impression de l'admirable discours de M. Motta), un ami nous disait tout bas une plaisanterie devenue prophétique: quand on met un smoking à un voyou, quand on le rase bien, quand on le coiffe et quand on l'introduit ensuite dans une société « d'honnêtes gens », il sera un peu ridicule peut-être, mais supportable tout de même. Mais voilà qu'il s'ennuie dans une société qui lui est absolument étrangère, il prend un verre, oublie le lieu où il se trouve, ses anciennes habitudes reprennent le dessus, une bouteille vole en l'air et se brise... C'est le scandale... »

Staline ne prend pas, qu'on le sache, d'alcool, mais il a goûté une chose encore plus enivrante — le sang humain. Et plus il absorbe de cette boisson dangereuse, plus il s'enivre. Il ne jette pas de bouteilles, mais bien des têtes humaines, celles de ses meilleurs serviteurs. Après avoir supprimé la garde de Lénine, il lance un défi à l'Europe : les têtes de son état major avec leur chef Toukhatchevski, puis celles des innombrables « saboteurs », des commissaires, des ingénieurs etc... Enfin, est venu le tour des diplomates, et à la minute où nous écrivons ces lignes, plusieurs sont arrêtés, certains sont fusillés. Mais les trophées étant insuffisants, voilà qu'il ajoute à sa liste monstrueuse, les têtes des attachés militaires — d'une quinzaine d'attachés, dispersés dans le monde entier. Parmi ces « traîtres » se trouve l'attaché militaire à Paris, Semenov.

Si le maréchal Toukhatchevski qui fut solennellement reçu à Paris connaissait beaucoup de secrets de la défense nationale française, Semenov a dû en connaître encore davantage. Et, d'après l'accusation officielle ils ont été tout les deux au service de puissances étrangères. Nous sommes loin de croire à toute cette folie, mais peut-on avoir confiance dans les représentants d'un gouvernement, systématiquement accusés par ce dernier de haute trahison ? !..

Nous croyons donc que dans ces conditions le pacte franco-soviétique doit être bien malade. D'ailleurs, le rapprochement chaque jour plus étroit de la France et de l'Angleterre, la détente européenne incontestable, contribuent beaucoup à restreindre la portée de ce pacte. On dit souvent que l'amitié de la

France et de l'URSS est basée sur l'idéologie commune, antifasciste. Nous sommes très sceptiques vis-à-vis de ces affirmations lancées, d'ailleurs dans le monde, par Moscou : entre une démocratie et le régime soviétique, la différence est incontestablement plus grande qu'entre une démocratie et le régime autoritaire qui lui, s'appuie toujours, sur le respect de l'ordre social normal et de la civilisation. La « démocratie soviétique » — étonnant illogisme, est le plus grand outrage porté à la démocratie véritable. Rien n'est plus contraire à cette dernière que le despotisme sauvage de Staline. La propagande soviétique a fait grand bruit autour de la nouvelle constitution, « la plus démocratique du monde ». Mais depuis qu'elle est entrée en vigueur, la terreur atteint des proportions effroyables. La campagne « électorale » de ce dernier mois n'est qu'une comédie sinistre, qui jette le plus grand défi aux principes démocratiques. Ce n'est donc point une idéologie commune qui poussa la France ou la Tchécoslovaquie à tendre la main à Moscou. Un abîme profond les sépare du pays où toute légalité est suspendue depuis vingt ans, où la vie humaine et les droits de l'homme ne comptent pas. Le pacte franco-soviétique peut être considéré comme une combinaison diplomatique passagère qui doit bientôt tomber dans l'oubli dès que les démocraties occidentales trouveront un équilibre politique répondant mieux à leur sécurité et à leur idéologie véritable.

Litvinov a essayé, avec succès d'ailleurs, de convaincre les hommes politiques occidentaux dans l'opinion contraire. Mais toute sa politique, tous ses triomphes et ses machina-

tions sont voués à l'échec par la main de son maître, devant lequel tremble le malheureux ministre des Affaires Etrangères. Lui aussi peut être renversé du jour au lendemain et, sait-on jamais, emprisonné, fusillé...

Si le régime et l'URSS ont pu, disons-nous, exister si longtemps, c'est grâce à l'aide de l'étranger ; sur qui maintenant Staline compte-t-il s'appuyer ? Quel Etat risquerait sa propre débâcle, oserait soutenir ce pays en décomposition, ce dictateur dominant l'énorme Union Soviétique, dominé lui-même par la peur et la folie ? !

La troisième cause de l'existence prolongée de l'URSS — c'est son régime d'oppression effroyable. On ne peut pas s'imaginer sous quelle menace permanente se trouve chaque sujet soviétique, depuis l'humble paysan jusqu'au dignitaire le plus élevé. L'espionnage, la dénonciation sont favorisés à outrance...

On a discuté et on discute beaucoup sur le côté moral de la terreur pendant la Révolution française. Si les uns la rejettent avec répugnance, d'autres tâchent de la justifier par le danger qui menaçait le pays, par la « nécessité historique »... Nous sommes loin d'être d'accord avec cette justification de la terreur de Robespierre, comme de celle de la Moscovie rouge. Tout de même au moment de troubles, de guerre civile, d'agissements de masses excitées où le pouvoir même n'est pas sûr de ce que lui apportera le jour suivant, on peut, à la rigueur, comprendre ces actes abominables... Mais quand on voit la terreur régner dans les pays subjugués par Moscou, dix ans, puis vingt ans, et cela en pleine paix, quand on voit cette terrible recru-

neur pour attendre la fin du défilé sinistre, le passage de la dernière victime ?.. Il ne la verra pas ; il sait très bien que cette dernière victime ce sera lui. Aussi va-t-il fusiller encore, fusiller toujours, afin d'éloigner le plus possible la vision de ce dernier fantôme...

Dans le Paradis soviétique la terreur bat son plein, cependant que la fin du régime, la fin de l'URSS, pour mieux dire, approche. N'en percevons-nous point les craquements sinistres, prélude d'un drame qui touche à sa fin toute logique.

Alexandre CHOULGUINE.



## La grande pitié des chemins de fer soviétiques

La statistique soviétique qui n'est pas fres suivants, pour démontrer le développement à un mensonge près, a publié des chiffres

du développement du réseau des chemins de fer en Russie :

	1 9 1 3	1 9 3 6	1937 (Plan)
Longueur du réseau exploité (moyenne annuelle)	58.300 km	85.200 km	86.300 km
Locomotives en exploitation	17.000	23.000	24.200
Wagons de marchandises en exploitation (à deux essieux)	401.000	604.000	650.000

D'après ces chiffres l'augmentation de la longueur du réseau serait — de 1913 à 1936 — de 45,6 %. Ce ne serait pas si mal. Seulement il y a un petit inconvénient : les chiffres sont faux !

Nous allons recouvrir à une excellente coutume qui consiste à comparer les données soviétiques entre elles. Or, en 1920, les Soviets ont publié à Moscou un livre du professeur Oppenheim sur « La Russie et ses voies de communications ». L'auteur nous apprend, qu'avant-guerre l'étendue du réseau des chemins de fer russes était de 68.800 verstes, ce qui correspond à 74.000 kilomètres. Pendant la guerre 8.500 verstes, c'est à dire 9.200 kilomètres ont été mis en exploitation et on a commencé la construction

de nouvelles lignes, d'une longueur totale de 14.387 verstes, égales à 15.448 kilomètres.

L'étendue totale du réseau exploité était donc en 1917 — toujours d'après la source soviétique — de 83.200 km. Les nouveaux Etats (la Pologne, les Pays Baltes etc.) retenaient 10.700 km des voies ferrées, donc en 1918, sur le territoire actuel de l'URSS, il y avait 72.500 km de chemins de fer.

L'augmentation du réseau est donc loin du chiffre fantaisiste de 45,6% et n'atteint que 17,5 %. Pendant vingt ans les Soviets n'ont construit que 12 mille 700 km de voies, dont seul le chemin de fer Turkestan - Sibérie (« Turksib ») n'avait pas été commencé

sous le régime tsariste, tout en ayant été étudié avant la révolution !

L'officiel Journal du Commissariat du peuple des communications a dû admettre, qu'« en 1934 il y avait plus de 20.000 km de rails non remplacés et qui ont déjà atteint la limite d'usure admise par le règlement technique. «Le remplacement des rails s'est effectué à pas de tortue : en 1933 on a remplacé 1.741 km. Après que le manque de 20 mille km de rails nouveaux fut constaté, les travaux ne progressèrent point : on a remplacé 2.198 km en 1934 ; 4.094 km en 1935 ; 5.982 km en 1936. Progression arithmétique, certes, mais non pas industrielle : trois ans après le communiqué officiel on n'a remplacé qu'un peu plus de la moitié (12.100 km) de ce qui manquait en 1934 et sans tenir compte de l'usure 1934/36 !

La revue officielle « Transports », dans son premier numéro, publié en 1937, nous trace le plan des travaux : « Le Plan des travaux pour 1937 envisage la reconstruction de 2.400 km de voies, la réparation capitale de 3.500 km et la réparation moyenne de 12.000 km. Si l'on tient compte des travaux effectués en 1936, on peut supposer que, vers la fin de 1937, près de 50.000 km de voies, c'est-à-dire près de 50 % de l'étendue de notre réseau, seront mis en ordre ».

Les conditions mauvaises et dangereuses de l'exploitation des chemins de soviétiques sont universellement connues. Il suffit donc de rappeler quelques chiffres particulièrement édifiants à ce sujet. Les chemins de fer de l'URSS ont eu en 1934 le chiffre formidable de 62.000 accidents (« Za Industrializatsiou » du 20 mars 1935). En 1935 les catastrophes deviennent encore plus fréquentes : pendant le mois de janvier il n'y a pas moins de 7.000 accidents,

au mois de février il y en a plus de 5.000. Les autorités ne cherchent pas, du reste, les origines de cette désorganisation; elles constatent, qu'il y a eu du sabotage et fusillent tous les cheminots en question. Malgré ces mesures draconiennes, les chemins de fer soviétiques, travaillant sans réserves, la densité du trafic s'étant accrue, effectuent seulement le transport des marchandises privilégiées de première catégorie.

Déjà aujourd'hui le ravitaillement de la province s'en ressent cruellement et les déboires du commerce intérieur sont particulièrement imputables à cette carence des transports. En cas de mobilisation et de guerre ce serait de suite le désastre. Nous allons expliquer pourquoi.

Le rôle primordial que détiennent dans chaque grand pays les chemins de fer en cas de mobilisation et — à fortiori — en cas de guerre — devient, en URSS une situation de monopole de fait. Nous n'exagérons certainement pas, en disant que la Russie est un pays sans routes ; et même s'il y avait quelques routes d'importance stratégique, il n'y a presque pas de voitures automobiles. Dans un article précédant, nous avons souligné les faiblesses de la métallurgie soviétique ; qu'il nous soit permis d'ajouter, que l'industrie chimique ne travaille pas mieux : la revue automobile « Za Rouliom », le N° 3 de 1937, nous renseigne sur la mauvaise qualité du caoutchouc synthétique : La durée des pneus, sortis de l'usine de Yaroslav, s'est abaissée de 36.000 km en 1933 à 12.500 km en 1936. Et souvent les pneus deviennent inutilisables après un parcours de 2.000 km seulement.

Nous donnons cet exemple en passant ; soulignons que les chemins de fer sont le facteur principal d'une mobili-

sation en URSS. Et écoutons les informations que Lazare Kaganovitch, le commissaire du peuple aux Communications, a données en décembre 1935 au Comité Central du parti communiste qui, à cette époque, signifiait encore quelque chose au pays de Staline.

« La longueur de notre réseau — a dit Kaganovitch — est de 83.000 km ; mais c'est sur 30.861 km que se concentrent 70 % du trafic des marchandises. De même, sur le nombre total de 7.200 stations de chemins de fer, la moitié des marchandises est chargée ou déchargée dans 334 importantes gares de marchandises. C'est pourquoi nous nous bornons à réparer et entretenir ces trente mille kilomètres qui desservent les 70 % du trafic ».

Puisque les frontières occidentales de l'URSS, ainsi du reste que la région de l'Extrême Orient, ne sont pas de grande importance du point de vue économique, on sacrifie les chemins de fer frontaliers aux besoin momentanés du trafic intérieur. L'URSS, par ses nouvelles frontières, a perdu pas mal de lignes de chemins de fer d'intérêt stratégique que la Russie tsariste a fait bâtir avec l'aide, il est vrai, de capitaux étrangers. Les Soviets n'ont pas remédié à cette lacune et n'ont même pas su entretenir ce qui leur reste comme voies ferrées stratégiques. Le résultat est tel que l'URSS s'avère totalement incapable d'entrer en guerre, si elle devait le faire en vertu des traités existants. Il suffit de relire les impressions des voyageurs qui on fait il y a plusieurs années déjà, le parcours du Transsibérien — depuis, les conditions, loin de s'améliorer n'ont fait qu'empirer — et on se rendra facilement compte de l'impuissance stratégique de l'URSS, grâce à la désorganisation de ses chemins de fer.

Il suffit, du reste, de lire entre les lignes l'article de Kriving, vice-président de la commission du plan d'Etat (Gosplane) de l'URSS qui exalte « les grandes conquêtes du deuxième plan quinquennal » (« Journal de Moscou » du 3 août 1937). En parlant des transports ferroviaires, l'auteur admet que les chemins de fer, « au cours des premières années de la 2ème période quinquennale étaient un des côtés faibles de l'économie nationale de l'URSS ».

Mais, comme l'auteur le prétend, « pendant les années suivantes ce retard des transports a été surmonté, et ils sont devenus, en 1936, une branche d'avant-garde de l'économie nationale, ayant accompli le 2ème plan quinquennal en quatre ans. » Les éloges de M. Kviring sont touchants par la façon maladroite, dont il ment. A l'entendre, les chemins de fer soviétiques auraient surmonté, en 1935 et 1936, les retards antérieurs et, en plus « accompli le 2ème plan quinquennal en quatre ans. » Malheureusement, pour le vice-président du Gosplane, les chiffres sont là, chiffres officiels du commissariat du peuple des Communications et qui contredisent, de la façon la plus formelle, le bourrage de crânes à l'usage de la propagande extérieure.

M. Kviring se garde, du reste, d'entrer dans les « détails ». Tous les chiffres qu'il donne, ne sont que fragments, concernant la quantité globale de marchandises transportées, sans mentionner du reste la quantité de *marchandises à transporter*. Pas un mot sur les conditions d'exploitation. De vaines paroles pour bercer les gens mal informés et qui ne savent pas ce qu'est la grande pitié des chemins de fer soviétiques.

Jean CHARLET.

# LE POÈME IMMORTEL

A l'occasion du 750<sup>me</sup> anniversaire de Roustaveli

Le 24 décembre, l'Union soviétique a fêté le 750<sup>ème</sup> anniversaire de la naissance de l'immortel poète géorgien Chota Roustaveli, créateur du génial poème « L'Homme à la peau de léopard ».

L'histoire n'a gardé aucun souvenir précis du poète lui-même ; son poème est son unique biographie. Ce poème a été créé à l'époque qui porte le nom d'« âge d'or » de la Géorgie médiévale, fin du XII<sup>ème</sup> et commencement du XIII<sup>ème</sup> siècles.

A cette époque la Géorgie était un des plus puissants Etats féodaux. Ses possessions s'étendaient de la mer Noire à l'ouest, à la mer Caspienne à l'est, du Caucase septentrional au nord, à l'Irak au sud.

Située sur la route entre l'Orient (l'Iran et l'Inde) et l'Occident (Byzance), la Géorgie du XII<sup>ème</sup> et du XIII<sup>ème</sup> siècles subissait l'influence spirituelle tant de Byzance que de l'Iran. La littérature ecclésiastique lui venait de l'Occident, la littérature profane— de l'Orient. Sa peinture subissait également cette double influence, ainsi que sa musique. Toutefois c'est l'Iran qui a exercé sur l'art géorgien une action prépondérante ; deux siècles avant l'époque en question l'Iran avait créé une poésie épique admirable. Le poème de l'Iranien Firdousi *Chah-Nameh* peignait avec un éclat extraordinaire la vie et les exploits des preux iraniens ; ce poème jouissait d'une grande popularité, bien loin en dehors des frontières de l'Iran ; en Géorgie notamment on le connaissait bien.

Le poème *Chah-Nameh* était pour

ainsi dire un programme poétique de la chevalerie orientale, une espèce de code des lois de l'honneur et du courage chevaleresques. Il exaltait la force physique extraordinaire des personnages qui, les armes à la main, remportaient des victoires sur des esprits du mal.

Le grand poème de Chota Roustaveli a été la synthèse de ces deux principes, l'esprit héroïque de l'Iran et l'esprit moralisateur de l'Occident.

Le poème « L'Homme à la peau de léopard » a pour base également la poésie épique qui chante des preux, mais en même temps il est considéré avec raison comme un poème consacré à célébrer la fraternité et l'amitié. C'est le premier et le plus sublime poème du moyen âge, qui glorifie le monde intérieur de l'homme, et en même temps, c'est le poème le plus profond, le plus beau, le plus émouvant sur l'amour, qui ait jamais été créé par le génie poétique d'un homme.

Quoique bien des citations du poème de Roustaveli aient été empruntées aux chants épiques iraniens, son contenu est en substance entièrement original. C'était une nouvelle révélation qu'il apportait aux hommes du moyen âge, et non pas seulement du moyen âge géorgien. On peut affirmer hardiment que ni en Europe ni en Asie le XII<sup>ème</sup> et le XIII<sup>ème</sup> siècles n'ont rien produit d'approchant du poème immortel de Roustaveli.

Chota Roustaveli donne une peinture de la vie chevaleresque du XII<sup>ème</sup> siècle. Ses chevaliers, les personnages principaux du poème Avtandil et Tariel,

sont amoureux tous les deux : le premier — de la princesse Tinatine, le second — de la princesse Nestane-Darédjane. L'amour d'Avtandil et de Tinatine est joyeux et pur, à l'abri des revers ; celui de Tariel et de Nestane-Darédjane est par contre semé d'obstacles et de plus cette seconde paire d'amoureux est moins équilibrée, d'une nature plus expansive et plus passionnée. Les forces du mal (les kadjis) enlèvent Nestane-Darédjane. Tariel part à sa recherche, mais ne parvient pas à retrouver ses traces. Pendant ses voyages il fait connaissance d'Avtandil qui l'aide à trouver celle qu'il aime.

Telle est la fable du poème réduite à ses traits principaux. Mais le contenu de l'œuvre est bien plus vaste et plus profond que ce sujet, le poème posant dans toute son étendue et avec une force extraordinaire le problème de la formation de l'individualité spirituelle du héros.

Ce n'est pas la vigueur physique ni l'ambition qui font l'homme heureux, mais la pureté morale, la fidélité à celle qu'il aime, l'amitié pour son compagnon d'armes. Chota Roustavéli établit de nouvelles lois de la chevalerie à la place du code de la gloire de l'homme, tel qu'il était professé dans l'ancien Iran, et on ne peut s'empêcher de déceler dans ces lois les premières lueurs de l'humanisme.

Le thème de l'amour est aussi traité par Roustavéli d'après d'autres modèles que ceux qui ont prévalu pendant des siècles dans les littératures de l'Orient et de l'Occident. La femme chez lui n'est pas tout simplement le trophée du guerrier ni la bien-aimée mystique des troubadours. Les femmes de Roustavéli sont des êtres pénétrés de passions et de sentiments élevés, ayant dans l'amour les mêmes droits que l'homme. On ne s'en empare pas à la suite d'un combat,

leur amour n'appartient pas à la vie d'outre-tombe, on le conquiert uniquement au prix de hauts faits de caractère moral. Le bonheur sur terre est la récompense de l'amour fidèle. Ici de même Chota Roustavéli a remplacé les anciens dogmes de l'amour par de nouveaux qui eux aussi font pressentir les principes proclamés plus tard par l'humanisme.

Mais le poète de génie géorgien ne s'en est pas tenu à ceci. Ses personnages ne connaissent pas les antagonismes religieux et nationaux. On ne trouve dans son œuvre aucune trace du joug moral de l'église médiévale et de l'étroitesse nationale qui dominait à l'époque du féodalisme les esprits même les plus cultivés.

Roustavéli proclame la fraternité des chevaliers liés entre eux par l'affinité de l'esprit et la communauté des tâches qu'ils ont à accomplir dans la vie. Ces idées étaient une véritable révélation pour la société féodale. Elles aussi elles annonçaient l'aube du grand mouvement, l'humanisme, qui s'est répandu en Europe deux siècles après la mort de Roustavéli.

Le poème a subi bien des vicissitudes au cours des siècles. A la suite de l'invasion des Mongols, la Géorgie, d'un pays florissant est devenue un désert couvert de ruines. La civilisation géorgienne s'arrêta dans son cours. La voix de Roustavéli ne parvint jamais jusqu'aux pays occidentaux, et quand, au XV<sup>ème</sup> siècle, la Géorgie se fut affranchi du joug des conquérants mongols, ces pays, l'Italie en premier lieu, proclamèrent à l'humanité les premiers principes de l'humanisme, les mêmes que deux siècles plus tôt avait proclamés le poète géorgien avec une audace et une force sans exemple.

La régénération culturelle de la Géorgie se fit sous l'égide du nom de Rous-

tavéli. La poésie du pays s'inspira de son expérience poétique, le peuple apprit le poème par cœur et y ajouta des légendes.

Noblesse, honneur, amitié, courage — tout ceci constitue les normes principales de la conduite des hommes. C'est ce qui fait que parmi les trésors de la civilisation mondiale nous éprouvons une af-

finité particulière pour les œuvres qui, dans une autre ambiance historique et dans d'autres conditions, ont glorifié les sentiments élevés de fraternité, d'amitié et d'amour. Parmi ces trésors une des premières places appartient sans contredit au poème immortel de Chota Roustavéli.

P. P.



## Les journées Roustavéli en URSS

Les organisations sociales de l'Union soviétique se préparent activement à célébrer l'anniversaire de Chota Roustavéli. On organise de nombreuses soirées littéraires consacrées à Roustavéli et à son époque. Le poème *L'Homme à la peau de Léopard* est traduit en diverses langues des peuples de l'URSS.

### *Une belle publication de l'Académie des Sciences*

Les Editions de l'Académie des sciences de l'URSS à Léningrad publient un beau recueil consacré à Roustavéli et à son œuvre. Ce livre comprend près de 500 pages et est orné de gravures en couleurs. Il est tiré à 10.000 exemplaires.

### *Fêtes à Tbilissi*

Les fêtes consacrées au 750ème anniversaire de la naissance du poète géorgien Chota Roustavéli, auteur du poème génial *L'Homme à la peau de Léopard*, commenceront à Tbilissi, le 24 décembre.

Le plénum du bureau de l'Union des

écrivains soviétiques consacré à Roustavéli, s'ouvrira le même jour à Tbilissi. Le poète géorgien Valérien Gaprindachvili présentera un rapport sur *Roustavéli et l'époque contemporaine* ; le professeur Ingorokva parlera de *Roustavéli et son poème* ; le professeur I. Djavakichvili fera une conférence sur *la culture matérielle et intellectuelle de la Géorgie à l'époque de Roustavéli* ; l'écrivain russe P. Pavlenko et le poète russe N. Tikhonov parleront également de Roustavéli et de son œuvre.

Trois éditions de *L'Homme à la peau de léopard* paraîtront prochainement à Tbilissi. En outre, on vient de publier la reproduction exacte de l'édition de 1712.

### *Un monument à Roustavéli*

On termine à Tbilissi la construction d'un imposant monument à Chota Roustavéli érigé d'après le projet du sculpteur Mérabichvili. La hauteur totale du monument dépasse 12 mètres ; la statue seule de Roustavéli a 5 mètres de haut. Le monument se trouve au centre de la



rue Lénine ; il est tout en marbre, et son piédestal est orné de bas-reliefs reproduisant divers épisodes du poème *l'Homme à la peau de léopard*.

Un autre monument dû au sculpteur Topouridzé sera érigé au lieu de la naissance du poète dans le village de Roustavi.

### *Roustavéli en musique*

Le Théâtre de l'opéra géorgien, titulaire d'un ordre soviétique prépare une soirée consacrée à la mémoire du poète, au cours de laquelle seront exécutées des symphonies et des chansons sur des sujets du poème de Roustavéli. Le compositeur Arakichvili a écrit un opéra intitulé *Chota Roustavéli*, le compositeur Mchvélidzé — un autre qui porte le titre *La peau de tigre*.

### *Roustavéli célébré en Ukraine*

Récemment l'Union des écrivains soviétiques ukrainiens, l'Académie des sciences d'Ukraine et l'Administration des beaux-arts d'Ukraine ont organisé dans une des salles du conservatoire de

Kiev une séance solennelle consacrée au 750ème anniversaire de la naissance du poète Chota Roustavéli.

La Bibliothèque scientifique Korolenko, à Kharkov, a organisé une exposition des œuvres de Roustavéli qui a déjà été visitée par 5.000 personnes.

### *... En Arménie*

Le 20 décembre une décade consacrée à Chota Roustavéli a commencé dans la république d'Arménie. A Lénakan, Kirovakan, ainsi que dans d'autres villes et arrondissements on organise des conférences sur la vie et l'œuvre du grand poète géorgien. Des soirées et des matinées spéciales ont lieu dans les écoles. Un livre sur Chota Roustavéli et son poème a été publié à l'usage des écoliers.

### *... Et en Bélorussie*

Pendant la célébration de l'anniversaire, de grandes soirées artistiques consacrées à Roustavéli seront organisées à Minsk et dans d'autres villes de la république de Bélorussie.

## L'INCONNU

A l'occasion du 250<sup>e</sup> anniversaire de l'élection à l'hetmanat de l'Ukraine d'Ivan Mazepa, le plus grand hetman ukrainien, nous publions ci-dessous quelques chapitres tirés du grand roman du célèbre écrivain, poète et érudit ukrainien Bohan Lépkvi, professeur à l'Université de Cracovie. Parue voici déjà quelques années, sous forme d'une trilogie, ayant pour titre « Ivan Mazepa », cette œuvre a produit une profonde impression sur tous les Ukrainiens. Traduit avec l'autorisation de l'auteur par M-elle V. Kossenko.

— Nous voici enfin entre amis, dit l'hetman...

Le calme se faisait dans la maison.

Voïnarovsky ferma les portes des chambres voisines.

— Dites-nous, Seigneur Hetman, de-

manda Daniel Apostol, — dites-nous ce qui pèse sur votre cœur ; alors, peut-être, pourrions-nous parler car, nous aussi, nous avons beaucoup à dire.

— Mon âme est accablée de soucis, commença l'hetman, et j'ai peur, j'ai bien peur qu'un jour je ne doive, moi aussi, dire à travers mes larmes : « Tu m'a abandonné dans ma peine, ô, mon Dieu... »

Des voix ardentes l'interrompirent :

— Jamais nous ne t'abandonnerons, jamais !

— Nous verrons, dit l'hetman. Ses yeux magnifiques, droit dans leurs yeux, transperçant de son regard les interrupteurs, il demanda : Avez-vous entendu ce que m'a dit Menchikov aujourd'hui ?

La question tomba comme un coup de massue sur leurs têtes. Depuis quelques heures déjà elle pesait au-dessus d'eux.

— Oui, nous avons tous entendu, et nous voudrions maintenant savoir de votre bouche, très haut Seigneur Hetman, votre réponse à cette question.

— Ma réponse à cette question ? Et vous le demandez ? Ne connaissez-vous donc pas Mazeppa ? J'ai répondu : impossible ! J'ai dit que je n'accepterai jamais ! Pour le titre de prince du Saint-Empire romain je ne vendrai ni l'Ukraine, ni vous, mes compagnons fidèles ! Non, ce n'est pas pour cela que j'ai consacré tant d'années de pénible labeur au service de notre mère chérie, de notre patrie bien aimée ! Ce n'est pas pour trahir mon pays et le vendre avec vous, aujourd'hui où j'ai déjà un pied dans la tombe ! Et pourquoi le ferai-je ? Pour de vains titres et pour de vains honneurs ! J'aimerais mieux confier ma « boulava » d'hetman à d'autres mains, plus fortes peut-être et plus jeunes, et m'en aller, comme ma mère, dans un monastère. J'aimerais mieux recevoir la

tonsure monacale que d'accepter ce marché aussi honteux qu'inutile.

Après ces paroles ils respirèrent tous plus librement, comme si une lourde pierre avait roulé de leur poitrine.

— Mais vous devez savoir, mes seigneurs, qu'ils m'ont chanté cette chanson plus d'une fois, qu'ils ne me laissent aucun répit pour que je vous chasse aux quatre vents, pour que je livre entre leurs mains les meilleurs. Et ne permets pas, ô mon Dieu ! qu'un jour cela arrive malgré ma volonté. Vous savez comme on fête et comme on reçoit nos gens à Moscou et à Pétersbourg...

— Et que veulent-ils donc de nous, ces Hérodes maudits, gronda Apostol, n'avons-nous pas servi le Tzar moscovite sans rebellion, d'un cœur obéissant, n'avons-nous pas fait à nos frais de lointaines expéditions en Esthonie, en Pologne, en Lithuanie, dans la région du Don et dans le royaume de Kazan ? Le tzar ne construit-il pas sa nouvelle capitale sur les ossements des cosaques ? Ne comble-t-il pas la mer, n'assèche-t-il pas les marais avec des corps ukrainiens ? Que leur faut-il encore ?

— Que leur faut-il encore ? répéta l'hetman, et il baissa la tête, — encore beaucoup, beaucoup de choses ! Voistu, notre terre est féconde, notre soleil brille plus clair que le leur et nos rivières s'écoulent lentement vers la Mer Noire. Et quelles rivières ! quel trésor que notre Dnipro à lui seul ! Vous avez entendu ce que le Tzar a dit : nos rapides, il les ferait sauter à tous les diables ! Et pourquoi donc ? le savez-vous ? Pour que ses bateaux puissent voguer librement de la Baltique aux Dardanelles et bien au-delà encore, et rapporter, comme les abeilles apportent le miel à la ruche, tous les biens du monde dans sa froide et pauvre

capitale. Mais tant que nous conservons les quelques restes de liberté, assurés par le pacte de Pereïaslav, auquel le Tzar de Russie prête serment, la main sur l'Évangile et la croix sur les lèvres, il n'ose et même ne peut se risquer à cela ! Comprenez-vous ? Lentement, sûrement il lui faut donc anéantir notre noblesse cosaque, supprimer les chartes et les franchises des villes, placer partout ses gouverneurs et ses généraux, imposer ses soldats au paysan en ruinant le peuple, et si ce peuple ne veut pas supporter sans révolte toutes ces charges et ces vexations, le chasser au-delà de la Volga, et envoyer sur notre Ukraine ses Moscovites... Voilà ce qu'il leur faut, Messieurs !

— Voilà ce qu'il leur faut ! approuvèrent des voix sombres et tous penchèrent tristement leurs têtes, si lentes à s'incliner d'habitude.

— Quant à ce Mazeppa, continuait l'hetman, si vieux, si fatigué, trop connu dans le monde, quant à ce Mazeppa que le Seigneur Dieu tarde tant à rappeler à Lui, il faut le duper avec un titre de duc du Saint-Empire, l'affubler de la cape d'hermine, lui placer une couronne princière sur la tête, afin qu'il se laisse tirer par des ficelles, comme une marionnette sur un théâtre, qu'il perde jusqu'au souvenir de son pays natal, de son peuple, de ses compagnons, de ses amis fidèles et qu'il les rejette bien loin de son cœur, comme des soucis inutiles et trop bas pour son illustre grandeur. Ce qu'il leur faut, Messieurs ? Et vous le demandez !

Les têtes fières s'abaissèrent encore plus vers le sol, mais les lèvres se tassaient. Ils voyaient tous le danger, mais nul ne savait comment le détourner.

Les branches des arbres craquaient dans le jardin de l'hetman ; de grosses

gouttes de pluie battaient les volets comme si quelqu'un frappait...

Un bruit s'éleva tout à coup dans la salle des gardes. Quelqu'un voulait y pénétrer de force. Et on le retenait.

— Arrête ! Le mot !

— Glaive et... tonneaux !

— Comment ?

— Ris dans ton poing !.. Place !

— C'est interdit. Le mot ! Qui es-tu ?

— La chouette des steppes, ton arrière, arrière grand-père.

— Sot !

— Qui de nous deux ? Ou moi ? Ou toi ? Laisse-moi !

— Arrête ! N'avance pas ou je cogne.

— Oh ! Oh ! Voyez ! Hou ! Hou !.. Hi !.. Hou !..

L'hetman se tourna vers Orlik.

— Qui commande la garde ce soir ?

— Le jeune Tchouykevitch.

— Est-il sûr ?

— Fidèle jusqu'à la mort.

— Pourtant va voir qui vient là-bas !

— A vos ordres, glorieux et puissant Seigneur Hetman !

— Attends ! Qui que ce soit, qu'il vienne ! Je veux l'entendre.

Orlik sortit et revint au bout d'un instant. Il ramenait un vieux, très vieux grand-père, plus haut de taille que le Tzar Pierre lui-même ; les cheveux aussi blancs que s'ils sortaient d'entre les meules d'un moulin, les yeux déteints par le soleil, les sourcils pendants et des poches sous ses paupières. Sa moustache de chanvre descendait jusqu'à la poitrine ; sur le dos, une chemise trouée, lavée par la pluie, séchée par le vent... Et sous les trous une grande plaie béante.

Il entra et s'arrêta près du seuil. Ses yeux comme des vrilles s'enfonçaient dans l'espace.

— Bonsoir à vous, Messieurs ! Quel sanctuaire, dit-il en regardant autour de lui, quelles misères ! Et montrant la table du doigt, il rit — c'est bon, mais ce n'est pas pour nous ! Messieurs, bonsoir à vous !

— D'où viens-tu, grand-père ? lui demanda l'hetman.

— De l'Ukraine.

— L'Ukraine est grande.

— Cela dépend pour qui. Pour l'un jusqu'aux limites de ses domaines ; pour l'autre, du berceau à la tombe, de l'outrage à la gloire. Cela dépend d'où l'on veut voir.

— Ton nom.

— Je ne sais. Je n'ai ni nom, ni famille. Je suis... du peuple, mais, mon nom, je l'ai oublié.

— Quel âge as-tu donc ? lui demanda-t-on.

— Je suis vieux, vieux comme le monde. Depuis longtemps j'ai vu un siècle se terminer. Vous n'étiez pas nés encore que déjà mon épée frappait ! J'ai vécu jadis. Maintenant, je n'existe plus, ce n'est plus moi ; ce n'est plus que l'ennui, le chagrin, les soucis. Sur la route de la gloire ne poussent que des épines. Le peuple dégénère et il devient petit. Si votre pain est bon, il ne donne plus la vie. Tout est mesquin, tout est si gris !

Apostol s'approcha de l'hetman :

— Il est peut-être fou. Beaucoup errent en ce moment. Le siècle naît, le peuple attend la fin du monde, il croit que règne l'Antéchrist.

L'hetman secoua la tête.

— Il n'est pas fou, il n'est pas fou ! Ecoutez bien, car tout est juste, mais la langue n'est pas celle dont nous avons l'habitude.

Le vieillard l'entendit. Il agita ses bras comme un moulin agite ses ailes :

— Vous le croyez peut-être, mais je

ne suis pas fou. Je suis libre, je suis co-saque : les esclaves ne savent pas ce qu'est la liberté. Il leur faut du pain et des pommes de terre, mais de quel champ on les déterre, que leur importe ! Ils mangeront. Je n'en suis pas ! Non ! non et non !

— Pourquoi es-tu venu alors ?

— J'avais pitié.

— De qui ?

— De toi, de lui, d'eux tous, de vous et de l'Ukraine entière qu'on va ruiner pierre par pierre. Et tout à coup s'avancant vers l'hetman et plantant dans ses yeux ses prunelles d'aigle, il dit ou plutôt commanda : N'aie crainte, Hetman, si l'on trahit, ou si l'on change, mais prends garde qu'on te l'échange.

— Quoi ?

— Le but ! Sois-lui fidèle jusqu'à la fin, meurs pour lui ! qu'il soit ton maître ! Il est unique ! Sans lui la vie n'est qu'un bateau sans fond, qui ne te mènera sur un autre rivage, ni en un an, ni en une vie. En vain il nage ! Un bateau sans fond... Une vie sans but !

L'hetman l'interrompit.

— Je vois que tu es sage.

— C'est mon esprit qui pleure et c'est mon cœur qui pense. J'attends ma mort, elle ne vient pas ; je ne me tuerai pas, je ne veux pas pêcher. J'endure pour tous, je souffre. Pour toi aussi et il montra l'hetman du doigt.

— Pour moi ?

— Mais oui, mais oui ! Pour toi, haut et puissant Seigneur Hetman, fils de Stephan : pour toi Ivan. Tu as reçu Pierre le Grand, tu l'as nourri et encensé comme une idole... Et lui ? Sais-tu qui c'est ? Un frère ? Un père ?.. C'est un bourreau ! Ses yeux, les as-tu vus ? C'est nous manger qu'il veut. Son propre fils, il le mettra à mort pour son empire, le sien, l'empire de Pierre le

Grand, et non seulement son fils mais toi et moi et eux, vous tous ! Mais oui ! Quel regret et quelle tristesse ! Tant de terre, féconde, tant d'esprit dans un peuple, tant de force ! Et tout autour de nous des tombes, rien que des tombes dont on ne peut rêver la fin. La gloire attend qu'on la réveille et de Pâques à Assomption, d'un an à l'autre et toute une vie et tout un siècle sans que s'approche notre salut.

Il se tut comme si sa pensée s'arrêtait. Tout à coup étendant sa droite vers l'hetman, touchant presque de son doigt pointé la poitrine où s'étalait l'ordre russe de St-André, il cria :

— Rejette cette pierre, rejette-la ! Elle est bien lourde, mais notre vie l'est plus ! Sous la pierre se cache le mal, tu pourrais de maladie ! Rejette cette pierre, rejette-la ! Elle est pesante, elle te tuera peut-être, et moi et eux, et d'autres ; mais le temps passera et le temps reviendra où elle aussi s'ébranlera, où elle tombera en débris. Mais oui, mais oui. Bonne nuit à vous, Mesieurs, bonne nuit !

Personne ne sut que lui répondre, comme si sur tous avait passé un souffle d'outre-tombe.

— C'est un grand mal, un grand pêché ! ne laissez pas fouler aux pieds la gloire ancienne, ne laissez pas ! Adieu !

— Où t'en vas-tu ? lui demanda l'hetman, — dehors c'est la nuit et la pluie.

— J'aime la nuit, on n'y voit plus le mal. C'est mon esprit qui pleure et c'est mon cœur qui pense ! Où je m'en vais ?... Le sais-je ? Je n'ai personne. Ma famille c'est vous tous. Ma maison c'est la steppe, ce sont les champs, les tombes. Tant de force, tant de force ! Et tu ne peux saisir la liberté, ni vivre

avec, ni l'oublier. Merci de ton accueil, adieu, mon fils !

L'hetman se tourna vers Orlik :  
— Dis qu'on lui donne une chambre, il est vieux, fatigué, mais son esprit est grand. Demain encore, je voudrais lui parler.

— Tout est fumée, tout est vanité des vanités : les couronnes, les croix, les capes princières et les St-André, tout sauf lui, l'unique, tout sauf lui — le but suprême. Ne le trahis pas !. Tant de bruit, tant de terre féconde, tant d'idées, de si belles, de si hautes... Merci à toi pour la chambre. Ma demeure est sur les tombes. Je suis chez moi au milieu des rêves du passé, de Bohdan et de la liberté. Mon âme en est tout éivrée. Bonne nuit à vous. Messieurs, bonne nuit !

— Attends !  
— Non, non. Il est temps. Il est temps depuis longtemps. La montagne heurtera la montagne. Et ce sera le combat, le grand combat. Si tu es preux, ne crains rien et tiens ferme. Il n'est que Tzar et tu es le champion de la liberté. Et ce sera le combat ! Quand minuit sonnera, il tuera son propre fils pour l'empire, le sien, l'empire de Pierre le Grand. Et nous, donnerons-nous notre chair, notre vie pour notre but, pour notre gloire sanglante ! Rejette cette pierre, rejette-la ! Rêvez le rêve de vos aïeux, bonne nuit à vous, Messieurs ! A toi, à eux, à tous, adieu !

Et il sortit. Voïnarovsky le suivit pour lui faire traverser les postes de garde.

Daniel Apostol se frottait le front, Zelensky tirait sur sa moustache, l'hetman contemplait le seuil que venait de franchir l'inconnu.

— Seigneur, Seigneur, Seigneur, se signait Apostol. Si je ne vous voyais pas devant moi, Seigneur Hetman, dit-il

brisant le silence accablant, si je ne vous voyais tous, seigneurs et compagnons, pardieu, je croirais avoir trop bu ce soir ! Je penserais sans doute : le vin des caves de l'hetman a trop dormi dans les celliers, et c'est pourquoi l'épouvante s'en est venue me visiter ! Mais ainsi ?

— Nous pourrions tous penser de même, seigneur colonel de Myrhorod, si nous n'en croyions plus nos yeux ni nos oreilles, répliqua Zelensky, mais ne nous y trompons point : il est venu !

— Qui est-ce ? Un homme ? un esprit ?

— Un homme évidemment ! Sommes-nous des femmes pour croire aux revenants ?

— Peut-être est-ce un de ceux qui ne peuvent pas mourir ?

— L'Ahasverus ukrainien ?

— Peut-être Marc le Maudit !

— Et moi je pense, trancha Orlik, qu'il n'est pas de ceux-ci. Il sait pourquoi il est venu.

— Il le sait, cela est certain, mais il est temps que nous aussi nous le sachions.

— Eh bien ! Que voulait-il ? demanda l'hetman.

— Ce qu'il voulait ? Il voulait ce que nous voulons tous, répondit Orlik, ce qu'il a dit et que nous n'osions dire.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Ce que notre conscience nous dit nuit et jour, mais que nous gardons en nous-mêmes. Ce qu'il a dit, c'est ce qui pend dans l'air comme l'épée de Damoclès à un cheveu.

— Que devons-nous faire ?

— Ce qu'il nous conseille.

— Ce qu'il nous ordonne nous devons le faire, reprirent toutes les voix.

— Que devons nous faire ? demanda l'hetman, parlez clairement. Que je sache enfin quelles sont vos pensées,

quels sont vos désirs : la voix du peuple est la voix du Seigneur et je la suivrai.

Apostol se leva soudain. Tous se dressèrent entourant l'hetman. Apostol commença :

— Ainsi que nous prions chaque jour le Seigneur pour l'âme de notre grand hetman Bohdan, que nous célébrons son nom avec respect et que nous l'enseignons à nos enfants parce qu'il a délivré l'Ukraine du joug étranger, comme Moïse délivra les Hébreux de la captivité ; ainsi nous et nos enfants et les enfants de nos enfants, nous te maudirons jusqu'à la fin des siècles si tu nous laisses mourir dans les chaînes qui nous écrasent.

— Pardonne une parole amère qui n'est pas dite pour t'offenser, ajouta Zelensky s'inclinant très bas, elle vient du fond de notre cœur, comme la pierre remonte à la surface dans le tourbillon de la tempête, car nous ne pouvons plus cacher, nous ne pouvons plus garder notre secret.

— Rejette cette pierre, rejette-la, cria Orlik s'agenouillant devant l'hetman.

— Debout ! ordonna l'hetman, apporte-moi la croix que Khmelnitsky rapporta de Zborow. Puis s'adressant à tous :

— Je vous demande encore une fois, seigneurs, compagnons loyaux et fidèles, si tel est bien votre désir, si tel est votre but suprême pour lequel vous voulez tutter sans épargner vos biens ni vos domaines, ni votre vie elle-même !

— Nous n'épargnerons rien pour défendre nos droits, notre liberté, notre gloire et l'Ukraine, notre patrie.

— Je puis compter sur vous ?

— Comme sur toi-même. Nous te suivrons jusqu'à la mort pourvu que Dieu nous ait en garde au sombre instant de la fin.

— Le sort en est jeté, dit Mazeppa. Il baisa et leva vers le ciel la croix de bois sculptée et richement ornée à la houtzoul.

— Que Dieu tout-puissant soit témoin, dit-il, devant le Créateur, devant la Trinité très Sainte, devant la Vierge Marie, notre protectrice bénie et devant Saint Michel, patron de notre chevalerie, je vous le jure à tous : je le jure à notre patrie future, libre jusqu'à la fin des siècles, aujourd'hui encore écrasée sous les bottes de l'étranger. Je le jure : ce n'est ni pour mon bien personnel, ni pour les honneurs, toujours creux et vains, si grands paraissent-ils, ni pour la richesse, dont je n'ai nul besoin pour l'autre monde, que je veux lutter ; c'est pour vous tous, qui êtes sous ma loi et sous mes ordres, pour vos femmes et vos enfants, pour le bien de notre malheureuse Ukraine, pour toute l'armée zaporogue et pour tout le peuple

ukrainien, pour nos droits militaires et pour notre liberté que je veux et que je désire de toute mon âme et de toutes mes forces, atteindre le but dont vous rêvez ; afin que, si Dieu le veut, nous ne soyons plus opprimés ni par le tzar, ni par le roi, ni par le khan, ni par aucun de nos ennemis, et que notre pays reste libre et indépendant, de ce jour jusqu'à la fin des temps.

— Amen ! Jusqu'à la fin des temps !

Et tous, baisant la croix, s'inclinèrent devant l'hetman.

.....

— Rejette cette pierre, rejette-la ! clamait en écho une voix puissante au-dessus des rues de Kiev, noyée dans un sommeil profond.

— Le sort en est jeté, répéta l'hetman.

Bohdan LEPKYI

« Motria » T. I.

(Tous droits réservés)

## Les funérailles de Simon Mdivani

Le 13 décembre 1937 s'est éteint, après une courte maladie, Simon Mdivani, membre du Conseil de la Confédération Caucasiennne. Le corps du défunt a été transporté de son domicile à Leuville s/Orge pour y être inhumé, le 18 décembre.

Le petit cimetière local où de nombreux hommes politiques géorgiens ont déjà trouvé leur dernier asile, était rempli de Caucasiens venus pour rendre un dernier hommage au camarade disparu.

En dehors des Géorgiens, on remarquait les représentants d'autres peuples du Caucase, de l'Ukraine et du Turkestan.

Le cercueil, déposé au milieu du cimetière, disparaissait sous les fleurs et les couronnes, envoyées par les différentes organisations avec lesquelles le défunt était plus ou moins en rapport. Citons les couronnes du centre national et du gouvernement géorgiens, du Conseil de la Confédération du Caucase, de l'Amitié des peuples du Caucase, du Turkestan et de l'Ukraine, du Centre national Azerbaïdjanien, des Ukrainiens, du bureau de la social-démocratie géorgienne, du parti social-fédéraliste, du parti national-démocratique et des colonies géorgiennes de Varsovie, de Paris etc.

Le prêtre Brindzan, de la paroisse ukrainienne de Paris officiait. Après avoir prononcé quelques paroles émues à l'adresse du défunt, le père Brindzan exprima ses condoléances à la famille du disparu et à tous les Géorgiens. Le service terminé, les représentants des différents partis et organisations prirent la parole.

Au nom du Gouvernement géorgien et du Centre National de Géorgie, M. A. Tchenkeli, représentant de la Géorgie prit le premier la parole :

« J'ai été chargé, cher Sosso, de te dire quelques mots d'adieu, au nom du Gouvernement de Géorgie et du Centre National, dans les rangs desquels tu as travaillé avec dévouement jusqu'à ton dernier souffle, au nom de la liberté de ta patrie bien-aimée.

Par ton extraordinaire activité et par ta fermeté, cher camarade tu as bientôt retenu l'attention non seulement de ton entourage, mais aussi des ceux avec lesquels tu étais en contact. Tu as eu le bonheur de siéger dans le fauteuil de l'organe suprême de la Géorgie, à côté du président de l'Assemblée constituante, avec notre inoubliable K. Tchkhéidzé. Tu te faisais gloire de cette situation que tu méritais. Tu représentais la Géorgie, ensuite la Géorgie à l'extérieur, en Arménie d'abord, et puis en Turquie, en qualité de ministre plénipotentiaire de Géorgie.

Le Gouvernement géorgien, le Centre géorgien ne peuvent se faire à l'idée de ta disparition de ses rangs où tu occupais une place toute spéciale dans leur activité, et cette place reste désormais vide, personne ne peut l'occuper.

Cher Sosso ! tu nous laisses à un moment où de nouvelles perspectives, de nouveaux espoirs s'ouvrent pour notre pays. Nous avons tous été témoins de la manière dont tu attendais, le cœur

rempli d'espoir, les lendemains. Tu étais plus optimiste que nous ; tu croyais que bientôt, très bientôt viendrait la liberté et c'est précisément à ce moment que le moment est venu pour toi de fermer à jamais tes yeux.

Après M. Tchenkeli, le représentant du Centre national géorgien, M. S. Pirtskhalava, en sa qualité de vieux compagnon de lutte et de camarade de parti, fait ses adieux au défunt et en termes émues, le caractérise comme ami et camarade qui consacra sa vie à travailler en faveur de la liberté de son pays.

Ce fut ensuite M. N. Ourouchadzé qui, au nom du parti social-fédéraliste prononça ces paroles :

« Cher et dévoué camarade ! Au cours de ces 35 années d'existence du parti social-fédéraliste tu es resté bravement dans ses rangs avec tes camarades et compagnons de lutte. Tu as combattu sans trêve et tu as lutté dans les premières rangs, et nonobstant les privations et les besoins, tu as toujours cherché les moyens susceptibles de soulager la pénible situation de ton pays.

Au nom du Conseil de la Confédération Caucasiennne, Dr Mir Yacoub bey prononce les paroles suivantes :

« Le peuple géorgien a subi, avec la disparition de Mdivani une perte lourde et très difficilement remplaçable, mais cette perte est aussi douloureuse pour les peuples du Caucase et ils la déplorent ensemble avec le noble peuple géorgien.

Mdivani était un homme d'Etat géorgien remarquable, un ardent patriote, il s'était consacré au service de sa patrie de toute son âme, et il lui apportait son dévouement et son amour ardent.

Au cours de la lutte pour l'indépendance de la Géorgie, il se trouvait constamment au premier rang des combattants, sacrifiant toute son existence

pour l'idée de la liberté de sa patrie, maintenant sans faiblir, jusqu'à son dernier souffle le drapeau de l'indépendance nationale.

Homme d'une grande expérience politique, révolutionnaire éprouvé, Mdivani occupa au service de sa patrie des postes importants et responsables. Il a toujours prouvé qu'il était digne de la confiance que son peuple lui avait accordée.

Ce grand patriote géorgien, cet homme de cœur à l'esprit large et éclairé, comprit, un des premiers, la communauté d'intérêts qui existe entre les peuples du Caucase ; il comprit l'importance et la nécessité de s'unir avec les voisins en une Confédération Caucasienne afin de lutter coude à coude et triompher ensemble en obtenant la liberté et l'indépendance du Caucase tout entier.

Il est mort loin de son pays, en terre étrangère, sans avoir vu ce jour glorieux, mais ici, nous jurons tous, de rester fidèles aux principes qu'il a servi et de continuer la lutte sans faiblir, comme il a fait lui-même avec abnégation et courage jusqu'au dernier jour de sa vie ».

M. le professeur *A. Choulguine*, au nom du Comité d'Amitié des peuples du Caucase, du Turkestan et de l'Ukraine vient à son tour, en une courte allocution exprimer ses sentiments de regrets au défunt dont il caractérise l'activité au sein du Conseil. Il souligne ses connaissances, son savoir et son tact, grâce auxquels le défunt rendit d'éminents services à la cause de l'amitié entre ces peuples. L'orateur insiste sur les rapports particulièrement chaleureux que le défunt manifestait envers l'Ukraine et son mouvement national.

*M. A. Atamalibekov*, prend la parole :

« Mdivani était, dit-il, un ardent patriote et en même temps un champion de

l'unité des peuples du Caucase. L'un des premiers il comprit l'idée de la création de la Confédération des peuples du Caucase et ses services dans la propagation et la réalisation de cette idée sont innombrables.

Il était un ami sincère, loyal et fidèle des peuples qui luttent avec la Géorgie pour leur indépendance, particulièrement du peuple Azerbaïdjanien pour lequel il montra toujours une profonde amitié ; cela lui valut l'estime et la considération des représentants de ce peuple ».

*M. K. Kavtaradzé* parla ensuite au nom des partis unifiés de Géorgie. Son brillant discours prononcé en géorgien avec force, produisit une énorme impression.

Le président de la délégation arménienne *M. A. Khatissian* rappelle, dans son discours, l'immense rôle joué par le défunt en tant que représentant de la Géorgie en Arménie. Il souligne l'habileté, le tact du défunt dans la solution des questions intéressant les deux pays ; par la suite et jusqu'à sa mort il s'employa à faciliter les rapports entre les deux peuples voisins et sa disparition laissera pour longtemps un vide irremplaçable.

Le série des discours fut close par celui du docteur *V. Gambachidzé*, président de la colonie géorgienne en France. Après avoir à son tour caractérisé l'activité du défunt, fait ressortir ses qualités d'homme politique, le Dr. Gambachidzé remercia les représentants des Républiques sœurs, ses voisines, pour la chaude sympathie témoignée au peuple géorgien en des circonstances si douloureuses et qui vont au cœur de tous les Géorgiens.

La cérémonie prit fin après la lecture des télégrammes de condoléances envoyés par toutes les colonies géorgiennes

dispersées en Europe, ainsi que par tous les représentants des Républiques sœurs et alliées.

Les amis et camarades du défunt descendent lentement le cercueil dans la tombe creusée en terre étrangère ; le prêtre récite les dernières prières et les fleurs et les couronnes sont déposées sur le cercueil au-dessus duquel sont jetées des pelletées de terre.

C'est ainsi que les Caucasiens ont

procédé à l'inhumation de l'un de leurs fidèles et glorieux enfants dont la vie fut une éternelle lutte pour la liberté. Que la terre étrangère lui soit légère et que son souvenir reste parmi nous, et n'oublions pas que son idéal, qui est aussi le nôtre, consiste à poursuivre avec courage et fermeté la lutte entreprise en toute justice pour notre liberté.

\*\*

## Sur la question de l'intégrité territoriale de la Géorgie

Le 4 décembre dernier la société géorgienne de Paris a tenu une assemblée dans les locaux du Musée Social. Elle avait pour but d'entendre la conférence du prof. E. Takaïchvili, ancien vice-président de l'Assemblée Constituante de Géorgie, conférence consacrée à la « Géorgie musulmane ». Au cours de sa conférence, M. Takaïchvili a examiné la position prise par le journal de langue russe *Le Caucase* à l'égard du traité de Kars de 1921, en vertu duquel la Russie soviétique céda à la Turquie une partie du territoire géorgien, notamment les districts d'Artvine, d'Archahan et une partie de celui de Batoum.

Le prof. Takaïchvili exposa brièvement la géographie historique du sud de la Géorgie et son passé politique et culturel, faisant ressortir d'une façon aussi claire que possible, que cette contrée, partie intégrante de la Géorgie, a toujours joué dans la vie politique et cul-

turelle de la Géorgie un rôle particulièrement important et qu'elle n'a jamais été considérée comme une terre non-géorgienne.

Après avoir fini sa conférence le prof. Takaïchvili pria l'auditoire de ne pas envenimer la discussion et de passer à l'examen de la question soulevée avec calme et sang-froid.

Prirent la parole MM. Y. Zourabichvili (anc. sénateur) ; C. Kavtaradze (journaliste) ; A. Assatiani (anc. député, directeur du journal géorgien « Samchoblo ») ; Georges Gvazava (anc. député, directeur du journal français « Prométhée ») ; I. Nautzoubidzé (anc. député) ; I. Mantzkava (journaliste) ; R. Arsenidzé (anc. député et ministre) ; V. Nosadzé (directeur du journal géorg. *Kartlossi*) ; S. Mdivani (anc. député et vice-président de l'Assemblée Constituante), etc.

Les orateurs firent le procès du journal *Le Caucase* (édition russe) qui, on

le sait, a ouvert une campagne pour la reconnaissance du traité de Kars et la mise en question du sort de Batoum. Ils rejetèrent le point de vue du *Caucase* et de ses collaborateurs, absolument inacceptable, voire même nuisible au rétablissement de l'indépendance de la Géorgie et du Caucase et blâmèrent leur conduite. Simultanément ils établirent la fausseté de l'information parue dans l'édition allemande du même journal qui prétend que pendant l'invasion russe, le gouvernement géorgien aurait cédé la ville de Batoum à la Turquie.

La discussion terminée, la résolution suivante fut prise à l'unanimité.

« L'assemblée de la communauté géorgienne, réunie à Paris le 4 décembre 1937, ayant examiné la question des frontières du territoire géorgien, a adopté la résolution suivante :

L'assemblée est profondément indignée par la propagande du journal *Le Caucase* relative à la cession du territoire géorgien ; elle l'est d'autant plus que cette propagande est soutenue par quelques collaborateurs géorgiens de ce journal.

L'assemblée estime particulièrement inacceptable l'opinion que la Géorgie devrait renoncer une fois pour toutes à une terre incontestablement géorgienne, cédée à la Turquie par le pouvoir bolchevik de Moscou en vertu du traité de Kars. Ce dernier fait même de la ville de Batoum et de son district, définitivement attribués par ce même traité à la Géorgie, l'objet d'une nouvelle concession et de certaine combinaison douteuse.

Nous déclarons que tous les partis po-

litiques et les organes responsables de Géorgie élevèrent, en 1921, une protestation énergique contre le traité, dit de Kars, en vertu duquel une partie du territoire géorgien fut aliéné.

L'attitude de quelques Géorgiens abrités à la rédaction du *Caucase* qui sont prêts à renoncer avec tant de légèreté à la terre géorgienne, semble motivée par des considérations d'ordre matériel ou autres, subordonnant ainsi la pensée politique géorgienne et les intérêts du pays à des visées et à des intérêts politiques étrangers incompatibles avec ceux de la Géorgie.

Il en est résulté cette tendance criminelle, aussi inouïe qu'incroyable qui consiste à faire don et à abandonner un territoire géorgien.

L'assemblée, unanime, sans distinction de partis et de groupements, élève sa voix contre cette tendance criminelle.

L'assemblée déclare que le peuple géorgien inébranlable dans sa résolution de rester toujours sur le terrain de l'unité nationale, ne permettra jamais à qui que ce soit de porter atteinte à l'intégrité territoriale de son pays.

L'assemblée exprime sa ferme conviction que le peuple géorgien apprécie hautement les relations de bon voisinage avec la République Turque. Elle est profondément convaincue qu'après le rétablissement de l'indépendance de la Géorgie et du Caucase tout entier, — ce qui constitue un intérêt vital pour les deux parties, — toutes les questions litigieuses entre ces deux Etats voisins seront résolues par la voie et par des moyens amicaux et pacifiques ».

Paris, le 4 décembre 1937.

# CHRONIQUE

## Géorgie

*Pour le 750<sup>me</sup> anniversaire  
de Chota Roustavéli*

*On nous écrit de Genève :*

Samedi soir, un nombreux public s'est réuni à l'Aula de l'université pour commémorer, avec le Comité international de l'Association pour la Géorgie, le 750<sup>me</sup> anniversaire de la naissance du grand poète épique que fut Chota Roustavéli. On remarquait dans l'auditoire des représentants des différents milieux de Genève, et notamment M. Paul Balmer, conseiller d'Etat, M. Ruysen, secrétaire général de l'Union internationale de la paix, le Dr Weber-Bauler, les membres de la délégation polonaise à la S. D. N., du consulat général d'Italie, ainsi que des délégués des colonies française, allemande, russe, ukrainienne et arménienne.

La séance fut ouverte par un discours du président du Comité pour la Géorgie. M. Albert Malche, conseiller aux Etats, qui exposa en termes simples et émouvants les raisons qu'à Genève de s'associer à l'hommage rendu cette année au poète qui personnifie le mieux l'âme géorgienne. « La Suisse, dit-il, et Genève, la ville de la Croix-Rouge, ne peuvent rester indifférentes au sort d'un petit pays, tout semblable à elle, mais

## Ukraine

*L'anniversaire de la tragédie de Bazar.*

Au mois d'Octobre 1921 quelques régiments de l'armée ukrainienne inter-

d'une ancienne et magnifique «  
tion. »

M. W. Rappard, recteur, dans une charmante allocution, apporta le salut de l'Université de Genève et l'expression de sa sympathie à la nation géorgienne.

M. Chavichvily, à qui il appartenait de dire ce que fut le grand poète Roustavéli, brossa un tableau rapide de l'état où se trouvait la Géorgie au moment où parut le poète. Des écoles nombreuses, et même une université célèbre existaient dans ce pays, qui jouit, notamment sous le règne de la reine Thamar, d'une grande prospérité. Il exposa le sujet du fameux poème : « Le chevalier à la peau de léopard » et en fit sentir la richesse et la beauté.

Le grand poète genevois M. René Louis Piachand, dont le talent généreux sert toutes les bonnes causes, donna ensuite, en prose admirablement cadencée, des fragments de poèmes.

Enfin, M. Jean Martin, directeur du « Journal de Genève », fit passer sur l'écran un grand nombre de clichés qu'il commenta avec le visible désir de faire passer dans l'esprit de ses auditeurs l'admiration et la sympathie qu'il nous dit éprouver pour ce très intéressant pays.

nés en Pologne s'échappaient de leurs camps de concentration et franchissaient sous le commandement du général Tioutiounyk, la frontière, pour tenter

encore une fois de soulever l'Ukraine contre l'envahisseur moscovite. Cette troupe de 2500 hommes, pauvrement armée, fit en quarante jours 600 kms, soulevant partout les paysans ukrainiens et battant les bolchéviks, arrivant même jusqu'à menacer Kiev. Mais les bolchéviks, une fois ressaisis, dépêchèrent quelques divisions contre cette petite armée nationale : elle dut battre en retraite dans des conditions épouvantables. Elle dut sans arrêt, la moitié des hommes étant malades ou blessés, lutter dans la neige et le froid contre un ennemi dix fois plus fort. Enfin, le 17 novembre 1921, près du village de Maly Minky en Volhynie, elle fut réduite déjà à un millier de combattants, écrasée par toute une armée soviétique. D'après le recueil des ordres du commandement bolchévik de la région de Kiev (N° 2578 du 26 novembre 1921) la petite armée Ukrainienne y perdit 400 hommes, 359 hommes presque tous blessés, furent faits prisonniers. Beaucoup d'officiers et de soldats se tuèrent eux-mêmes au dernier moment pour ne pas tomber aux mains des bolchéviks moscovites. Mais la conduite des prisonniers surtout fut héroïque. Les 350 prisonniers furent jugés sur place par un tribunal spécial. Ils furent tous condamnés à mort car aucun ne voulut consentir à servir dans les rangs russes. Le commandement bolchévik ordonna aux condamnés de creuser les tranchées dans lesquelles ils devaient être ensevelis, près du village de Bazar. Tous furent ensuite rangés aux bords de ces tranchées et le tribunal bolchévik leur offrit encore leur grâce dans les mêmes conditions. Aucun même ne répondit : seul le cosaque Tcherbak s'avansa et leur dit que les soldats Ukrainiens ne demanderaient jamais grâce aux bourreaux moscovites ; puis, d'une seule voix, les

359 condamnés entonnèrent l'hymne national ukrainien. Le tribunal bolchévik fit alors mettre en action les mitrailleuses qui fauchèrent les rangs des héros ukrainiens. Des milliers de paysans ukrainiens, amenés de force par les bolchéviks pour assister à la tuerie et pour leur apprendre à ne pas aider l'armée ukrainienne, s'enfuirent devant ces horreurs inouïes. Les bolchéviks criblaient les fuyards de balles avec leurs mitrailleuses. Les prisonniers et les paysans, même à peine blessés, furent ensevelis vivants dans les tranchées.

La fosse des héros de Bazar est aujourd'hui un lieu saint pour toute l'Ukraine qui commémore le 22 novembre la glorieuse épopée du général Tioutiounyk et la mort héroïque de sa petite armée et de ces 359 patriotes qui résistèrent jusqu'au bout aux bourreaux moscovites.

#### *Les élections au Soviet Suprême en Ukraine.*

Le but du gouvernement russe en organisant en Ukraine les élections au Soviet Suprême était de faire élire, à tout prix, des créatures de Staline et de l'impérialisme russe, et de faire tout le possible pour écarter des élections les éléments nationaux ukrainiens. Pour garantir les résultats désirés, le gouvernement de Moscou procéda à une vaste « épuration » préventive du gouvernement de l'Ukraine soviétique, du parti communiste, de l'administration, de l'armée et même du Guépéou ukrainien ; il intensifia encore davantage la terreur exercée en grand sur toute la population. Selon les journaux soviétiques eux-mêmes, il y a eu, ces deux derniers mois, neuf fois plus de fusillés qu'avant. Tout d'abord, durant le procès Toukhatchevski, le Guépéou s'est livré à un terrible pogrom parmi les gradés militaires d'Ukraine, hostiles

à Staline et à Moscou. Au mois d'août, le Président du Conseil des Commissaires du Peuple de l'Ukraine, M. Lioubtchenko, était « liquidé » avec tous ses amis du gouvernement et du parti ; au mois d'octobre M. Bondarenko, successeur de M. Lioubtchenko, fut à son tour, « liquidé », avec presque tous les anciens membres du gouvernement ukrainien, de telle sorte qu'actuellement il ne reste de l'ancien gouvernement que deux membres : MM. Petrovski et Kossior qui ne sont ukrainiens ni l'un, ni l'autre. L'ampleur de l'épuration du parti bolchéviks en Ukraine se voit encore mieux dans le cas du *Komsomol* de l'Ukraine. D'après le compte-rendu du Congrès du *Komsomol* de l'Ukraine qui s'est tenu le 14 novembre dernier « l'appareil administratif de cette organisation a été épuré ces derniers temps de 100 % » (les *Visti* — quotidien de Kiev — du 17 novembre 1937).

En ce qui concerne l'administration, la mesure de l'épuration de celle-ci est donnée par ce fait, que, pas un des secrétaires des Comités exécutifs régionaux n'est resté à sa place : tous ont été « liquidés ».

Ainsi, pour en arriver à ses fins en Ukraine, le gouvernement de Moscou a décimé le parti communiste ukrainien, les Ukrainiens restant encore dans l'administration et dans l'armée et, de plus, supprimé le chef du Guépéou en Ukraine, M. Balitski, devenu suspect à Staline et au gouvernement russe.

Malgré cette sanglante et extraordinaire préparation, les élections « les plus démocratiques du monde » ne se sont pas déroulées sans opposition et sans résistance du peuple ukrainien. L'officiel du gouvernement de Kiev, les *Visti* elles-mêmes, nous révèlent modestement à ce sujet, et toujours en petits

caractères, quelques dizaines de cas très caractéristiques, survenus presque à la veille des élections.

En voici des exemples :

Les *Visti* du 20 novembre, N° 266, mandent que :

« Dans le secteur électoral de Kortschevka et d'Habrivka de la région de Jytomyr en Volhynie, toutes les listes d'électeurs affichées, ont été déchirées et enlevées par des inconnus ».

Les *Visti* du 22 novembre, N° 268, font savoir :

« qu'à Tomachpolka dans la région de Vinnitza en Podolie, le nommé Bel est condamné à sept ans de détention en Sibérie pour cris séditieux dans une réunion électorale et menaces de mort ».

Les *Visti* du 2 décembre, N° 276, nous apprennent que :

« Le tribunal de Poltava a condamné le nommé Yachtchenko à cinq ans de détention en Sibérie pour avoir battu le présidium du 14° secteur électoral ».

Les *Visti* du 3 décembre, N° 277, nous font savoir que « dans le village de Krovne de la région de Kharkiv, le nommé Holovtchenko a tenté d'assassiner à coups de couteau, dans le local de la commission électorale, l'agent électoral, M. O. Kibikoff, envoyé du Soviet du district.

Les *Visti* du 29 novembre, N° 274, dans une vaste éditorial, constatent qu'en général « des éléments ennemis cherchent par tous les moyens à saboter les élections » et particulièrement en augmentant les désordres de la technique électorale : en retardant la composition des listes d'électeurs, en omettant des milliers d'électeurs et des localités entières etc. etc...

Comme on le sait déjà, les sanglantes élections ont donné au gouvernement d'occupation russe les résultats escomp-

teurs ont « élu » 10 % environ de tchékistes, 40 % environ de fonctionnaires et de militaires soviétiques et, en général, 80 % de « communistes » reconnus comme tels par Staline et 20 % de « sans parti », c'est-à-dire de citoyens auxquels on a permis spécialement de porter cette étiquette pour la comédie électorale.

Mais malgré le « plein succès » des élections organisées par les Russes en Ukraine, on peut constater, à titre de curiosité, qu'en Ukraine la proportion des « votants » a été, malgré tout, moindre qu'à Moscou (par exemple, à Moscou 99,13 %, à — Kiev, 98,6 %, — à Kharkiv, 98,8 %) et qu'en majorité, les élus sont des étrangers envoyés en Ukraine pour être « élus » et « représenter » l'Ukraine.

La parodie sanglante des élections que le pouvoir russe actuel a organisé en Ukraine, dépasse de beaucoup en cynisme et en cruauté les stupides brutalités de l'ancien régime russe. Ainsi, le fait que pour élire les candidats agréables à Moscou il a fallu fusiller des centaines de communistes ukrainiens, montre suffisamment par quels moyens se maintient le gouvernement de Moscou en Ukraine et à quel point il s'y trouve isolé, même en temps de paix...

■  
A l'occasion du 250<sup>e</sup> anniversaire de l'élection du glorieux Hetman Ivan Mazepa, le Gouvernement de la République Démocratique Ukrainienne envoie un message au peuple Ukrainien et crée l'ordre de Mazepa.

D'après la revue de l'émigration

ukrainienne « Le Trident », éditée à Paris, nous donnons ci-dessous les principaux passages du message que le Gouvernement de la République Démocratique Ukrainienne a envoyé au peuple Ukrainien à l'occasion du 250<sup>e</sup> anniversaire de l'élection de l'Hetman Mazepa, l'inébranlable défenseur de l'Indépendance de l'Ukraine.

« Au moment du 250<sup>e</sup> anniversaire de l'élection d'Ivan Mazepa, très glorieux Hetman de l'Ukraine et grand défenseur de sa liberté, le Gouvernement de la République Ukrainienne fait savoir à tous ceux, qui doivent le savoir, aux fils fidèles, actuels ou futurs, de la Mère-Patrie l'Ukraine, sa décision de faire du reliquaire de l'Hetman Mazepa, heureusement conservé jusqu'à nos jours, l'insigne de la dignité de Chef de notre Etat. »

« Il rappelle que la guerre de la République Démocratique Ukrainienne contre la Moscovie rouge et blanche n'est qu'une prolongation de la guerre de l'Indépendance qu'ont déclarée à la Moscovie nos aïeux et dont le nom de l'Hetman Mazepa est devenu le symbole. »

A l'occasion de cet acte, le Gouvernement de la République Démocratique Ukrainienne a reçu des félicitations chaleureuses, non seulement de très nombreuses personnalités et organisations d'émigrés Ukrainiens dans le monde entier, mais aussi des représentations parlementaires de Galicie et de Volhynie.

E 5114 E  
1937

---

IMPRIMERIE  
DE NAVARRE  
5, rue des Gobelins  
PARIS 13<sup>e</sup>

---